

De Duplessis à Desjardins Le rôle de l'historien

Pascal Lapointe

Number 26, Summer 1991

Entre sainteté et superstitions

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7872ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lapointe, P. (1991). De Duplessis à Desjardins : le rôle de l'historien.
Cap-aux-Diamants, (26), 67–67.

De Duplessis à Desjardins Le rôle de l'historien

L'événement télévisuel de l'année, pour un historien bien sûr, a donc été présenté sur nos écrans en octobre dernier. Après *Duplessis* en 1978 et *Laurier* en 1987, la télévision québécoise peut se vanter d'avoir ajouté, avec *Desjardins*, un autre fleuron à sa programmation.

«Une très belle fresque (...) Une histoire belle et passionnante (...) un récit riche en information, servi admirablement par des images superbes», écrivait Ghislaine Rhéault dans *Le Soleil* du 10 octobre. «Des héros attachants», renchérisait Louise Cousineau dans *La Presse*. Tout le monde en convenait, *Desjardins* était une production admirable, en dépit de ses quelques défauts – dont un premier épisode manquant de cohérence, parce qu'en cherchant à trop en montrer, on survolait 28 années.

Dans une revue d'histoire, il est de mise d'envisager *Desjardins* d'un point de vue d'historien. Encore qu'il ne soit pas évident de présenter un «point de vue d'historien». En 1978, les seuls commentaires d'historiens entendus à propos de la série *Duplessis* portaient sur des erreurs dans la reconstitution historique, et dénonçaient cette petite phrase, un peu prétentieuse il est vrai, placée par l'auteur au début de chaque épisode: «tout ce que vous allez voir est absolument authentique, seuls quelques détails ont été modifiés pour les besoins de la dramatisation».

En 1987, phénomène plus étrange encore: alors que les critiques de la télévision dénigraient *Laurier*, les historiens, dans l'ensemble, l'encensent. Les premiers, parlent d'un production terne, dépourvue de personnages attachants, trop préoccupée par la reconstitution méticuleuse de la vie du grand homme, comme s'il s'agissait d'un documentaire et non d'une dramatique. Les seconds vantent, au contraire, ce souci du détail et la «qualité du contenu historique».

Faut-il en conclure que «le point de vue d'historien» est incompatible avec une appréciation de l'aspect télévisuel d'une émission, ou avec une juste évaluation de sa portée dramatique? Les historiens ne seraient-ils bons qu'à vérifier l'authenticité des détails?

Pourtant, le rôle d'un historien ne se réduit pas à corriger une série de petites erreurs connues de lui seul, pas plus à apprendre et faire mémoriser des listes de dates et de noms. Il y a plus d'un demi-siècle que les historiens cherchent à se défaire de cette

image. L'historien français Henri Moniot écrivait ainsi, en 1984, que le rôle de ses pairs consiste à «proposer des connaissances» et à «développer l'esprit critique» du public. Dégager une certaine compréhension. Forcer la réflexion. Voilà des ambitions qui peuvent se développer autant devant une salle de cours qu'après la télédiffusion d'une émission.



Scène prise lors du tournage de la série télévisée sur Alphonse Desjardins en 1989. (Communications Claude Héroux Inc., Montréal).

Regarder *Desjardins* d'un «point de vue d'historien», c'est donc, ou ça devrait être, l'analyser d'un œil critique. Proposer des réflexions. Se servir, en tant qu'instituteur, chercheur, ou simplement amateur d'histoire échangeant en famille, de cette émission pour aller plus loin dans notre vision du monde et nos connaissances du passé – lesquelles connaissances, en bout de ligne, conduisent toujours à une meilleure compréhension du présent.

Revenons à la triade *Duplessis* – *Laurier* – *Desjardins*. N'inspire-t-elle pas, à elle seule, une réflexion critique? Ces séries, qui sont considérées aujourd'hui comme les trois meilleures – sinon les trois seules – «fictions télévisées historiques» québécoises, sont trois biographies. N'est-ce pas étrange? Alors qu'au cours des 60 dernières années, les historiens se détachaient de l'histoire «politique» et surtout des récits de la vie de ces Grands-Hommes-qui-Font-l'Histoire, les producteurs du cinéma et de la télé, eux, restaient branchés sur cette vision de l'Histoire.

Il est vrai que la vie d'un héros passe bien à la télé. Le spectateur s'attache vite à un personnage hors du commun, et sympathique de surcroît. L'explication du pourquoi et du comment des événements par l'intervention d'un «personnage-clef» se comprend et passe plus facilement que la longue énumération de causes politiques, sociales, culturelles, géographiques, démographiques, économiques...

Mais tous les torts ne viennent pas de l'ignorance ou de la paresse intellectuelle des concepteurs d'émissions. Au cours de ces mêmes 60 années, les historiens ne se sont

pas bousculés pour expliquer au grand public l'évolution de leur discipline. Ainsi, aucun historien québécois, et pratiquement aucun historien américain, n'a réagi à la succession des drames biographiques sur Roosevelt, Eisenhower, Kennedy, Johnson, Lincoln, Douglas MacArthur, Einstein, Mackenzie King, Louis Riel.

Certes, la plupart de ces émissions, à l'instar de *Duplessis*, *Laurier* et *Desjardins*, possèdent de grandes qualités. Elles fournissent d'informations sur la vie du personnage, sa famille, les lois qu'il a mises sur pied, les batailles qu'il a gagnées... Mais presque rien sur la société qui l'entoure. Qu'apprend-t-on sur la vie quotidienne de ces gens? Où le spectateur peut-il établir des liens entre cette société et la sienne? Quand donc la caméra se tourne-t-elle vers le peuple, vers ceux qui n'ont pas accès aux grands de ce monde? Bref, quel genre de réflexion critique sur le passé, et quelle compréhension de l'Histoire, retient-on d'un drame biographique? ♦

Pascal Lapointe